

Bernard PAILLARDET

LES COLLINES DE LA LIBERTÉ



Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

Minuit Blues (recueil de nouvelles)

Editions LIBRINOVA – 2020

ISBN 979-10-262-6114-8

Polar-Minute (Roman)

Editions KARBEL – 2019

ISBN 978-2-9567021-0-8

Bernard PAILLARDET

LES COLLINES DE
LA LIBERTÉ

« LES CARPET BAGGERS »

Roman

Maquette de couverture INNOVISION
Crédit aquarelle : Dominique PAILLARDET

Tous droits réservés pour tous pays

Copyright 2024 – Les éditions La Gauloise
2474 avenue Émile Hugues, 06140 Vence
ISBN : 978-2-38353- 040-4
Les collines de la liberté

Avertissement

Ce roman est une fiction s'inspirant de faits historiques ayant eu lieu en août 1944.
Les personnages sont imaginaires, les noms de certains lieux modifiés.

« Freedom soon will come,
Then we'll come from the shadows »

« La liberté viendra bientôt,
alors nous sortirons de l'ombre »

Léonard Cohen « The Partisan »

Quelque part en France, de nos jours

Le monument trône au bord de la route, incongru mur de marbre gris contrastant avec l'océan vert des champs alentour. Le petit garçon au sac à dos rouge s'approche, intrigué :

— Maman, maman, regarde, des hélices d'avion !

Une jeune femme au teint hâlé surgit du sentier derrière lui, en shorts et brodequins de marche.

— Oui mon chéri, elles semblent très vieilles.

Il se tourne vers elle, désappointé.

— Mais pourquoi elles sont toutes tordues ?

En fronçant les sourcils, la randonneuse se concentre sur le texte gravé que l'on distingue encore nettement.

— Un appareil s'est écrasé ici, il y a bien longtemps, c'était la guerre.

Il la regarde, étonné.

— La guerre ? Mais les fleurs ?

Il se baisse vers les bouquets fanés qui jonchent le sol, témoignant d'une cérémonie récente.

— Une commémoration a dû avoir lieu.

— Et c'est quoi, les noms, là sur la pierre ?

— Ce sont ceux des aviateurs. De très jeunes hommes, des héros, mon chéri. Ils se sont battus pour notre liberté et y ont laissé leur vie. C'est pour eux qu'on a fait ce monument.

— Mais pourquoi, pourquoi, un...monu...ment ?

— Pour qu'on se souvienne.

THE FARM

Nashville, novembre 1985

Les baies vitrées vibraient au rythme des accords des quatre musiciens battant la mesure de leurs pieds. Le joueur de Pedal-Steel¹ faisait glisser lentement son tube de métal le long de la table d'harmonie, donnant naissance à une houle envoûtante, les cordes du banjo claquaient avec une régularité de métronome. Dominant les autres de sa haute silhouette, Charlie yodlait de sa voix perçante, intacte malgré les années et le whisky. Profitant d'un moment de silence, le mandoliniste se lança dans un solo endiablé, le plectre semblant voler au-dessus de la rosace. Le morceau terminé, tous éclatèrent de rire, unis par une franche complicité. Ceux-là se connaissaient depuis des lustres. Les têtes comme les barbes avaient blanchi, les visages étaient burinés, mais l'enthousiasme était toujours là. Après avoir passé tellement d'heures à répéter ensemble, de semaines en tournée à partager des chambres d'hôtel sans âme, ils aimaient maintenant se retrouver et se rappeler les bons moments. La carafe de whisky circulait et on ressortait les vieilles histoires. Le soir où, en pleine émission radio, le chanteur se trompa de partition et commença un morceau différent, obligeant les musiciens à changer l'accompagnement à la volée. La séance où le micro tomba en

¹ Instrument se présentant sous la forme d'une table munie de cordes, typique de la musique Country.

panne, contraignant Charlie à user uniquement de sa voix puissante pour être entendu. Puis ils se mirent à échanger des nouvelles du milieu, les spectacles à venir, les nouveaux styles musicaux qui reléguaient la musique Country au second plan. Les concerts se faisaient plus rares, mais malgré cela, elle bénéficiait encore d'une bonne cohorte de fans, car cette musique appartenait désormais au patrimoine national, et son cœur battant était Nashville, leur ville.

Cette soirée était la première répétition d'un immense projet : une tournée dans tous les États afin de donner une nouvelle impulsion à ce style, et attirer des spectateurs plus jeunes. Pour pimenter cela, Charlie avait dévoilé à ses musiciens une arme secrète : la venue sur scène de sa dernière trouvaille, la flamboyante Vicky, artiste débutante dont les atouts physiques dépassaient de loin les qualités vocales. Tout d'abord fan, elle se découvrit un talent de chanteuse, et prit conscience rapidement de son effet sur l'auditoire. À chacune de ses apparitions, trois rangées d'hommes de tous âges se formaient devant l'estrade, en poussant des cris, des sifflements admiratifs. Ses tenues provocantes compensaient largement son manque de voix. Elle était de plus en plus présente dans l'entourage de Charlie, certains lui donnant le titre de petite amie, ce qui déplaisait au plus haut point à sa petite fille Janet, à peu près du même âge.

Les musiciens avaient fait part de leur désapprobation, mais le boss, c'était Charlie !

Celui-ci redoubla d'attention lorsque la conversation s'attarda sur les frasques de Johnny, un des soupirants les plus insistants de Janet. Ses amis ne s'appesantirent pas, mais en dirent suffisamment pour qu'il en fût peiné. Ils changèrent alors

de sujet, et se quittèrent sur une dernière rasade, et une dernière blague.

Le chanteur se mit à classer des textes de chansons froissés devant la cheminée noircie, dans cette pièce immense où pendait aux murs un fatras d'instruments divers : mandolines, guitares de formes variées, auto-harpes. Au fond trônait un piano qu'il utilisait rarement, mais indispensable pour composer, seule touche de luxe dans le grand chalet qu'il avait fait édifier quand ses cachets étaient devenus conséquents. Il n'avait jamais souhaité une villa tape-à-l'œil, à l'image des nouvelles stars de la Pop, alors qu'il en aurait eu les moyens. De plus, il ne s'était pas encore résolu à l'idée de se faire un coin studio, préférant avoir tout sous la main, au cas où des amis de passage plaqueraient quelques accords. Il commençait à être lassé de ce genre de tâches, car de nature, il avait plutôt tendance à empiler les partitions en vrac, lorsque la porte battit bruyamment. Une jeune femme en jean et bottes de cheval fit son entrée, une bouffée d'air glacé dans son sillage.

Charlie se leva, écrasant l'arrivante de sa haute taille.

— Ça y est, Aurango en avait assez ?

Les cheveux blonds en bataille, Janet répondit :

— Eh bien moi aussi ! De plus, il va faire nuit.

— Je commençais vraiment à m'inquiéter ! Juan était encore là ?

— Oui, bon, c'est son boulot ! Il va prendre soin de mon chou chou et le bouchonner. Pas la première fois que je rentre tard !

Aurango était le magnifique Appaloosa offert à Janet pour ses dix-huit ans. Celle-ci venait régulièrement le monter, bien que n'habitait plus « The Farm » avec son grand-père.

« The Farm », c'est ainsi que Charlie Harris avait baptisé sa maison, refuge entre deux tournées, qui était devenue au fil du temps un véritable ranch, avec des écuries, quelques chevaux, des vaches et des poules.

— Assieds-toi là, Janet, viens converser avec ton vieux radoteur de grand-père.

Janet s'approcha en souriant, et s'assit sur un pouf au pied du fauteuil où il s'était installé.

— Vieux, tu exagères ! Je vous ai entendu jouer avant de partir, quelle dextérité. Et puis ces mélodies « Old Time », je ne m'en lasse pas !

— Tu es gentille Dolly, mais je suis suffisamment lucide pour savoir que ce style est passé de mode.

— Fais pas ton grognon, grand-pa !

— Justement, je vais le faire. Tu sais que tu es ma petite fille chérie et encore plus depuis que tes parents...

Janet leva les sourcils, agacée.

— Oui, je sais...

— Je m'inquiète pour toi. Les gars m'ont pas dit que du bien de certaines de tes fréquentations.

La jeune femme répondit sèchement :

— Je parie que tu parles de Johnny.

— Bingo ! Tu le vois toujours ?

Janet prit un air rêveur.

— De temps à autre. Ce n'est qu'un ami. Beau gosse et crooner comme toi, il devrait te plaire !

Le vieil homme éleva la voix :

— C'est un coureur, Dolly ! Le genre de type à éviter.

— Mais c'est ma vie grand-pa ! Je ne suis plus une petite fille. Moi je ne te parle pas de Vicky ! Elle t'a ensorcelé ?

Charlie accusa le coup. Ses rides se creusèrent, la cicatrice de son visage, d'habitude discrète, devint de plus en plus visible.

— Janet, il n'est pas question de moi ! Depuis la disparition de tes parents, mon devoir est de te protéger, et je veux le meilleur pour toi.

La jeune fille se leva et avant de quitter les lieux asséna :

— C'est vrai que je ne me conduis pas toujours comme tu le souhaiterais ! Mais je ne suis plus une enfant !

La porte claqua et on entendit le cabriolet de Janet démarrer en trombe. Dans l'allée de gravier, elle croisa la Chevrolet de Vicky, qui rendait une visite nocturne à Charlie. Elle ignore le coup de klaxon enthousiaste de la chanteuse.

Au moment où Vicky entra, Charlie balayait furieusement la table d'un revers de main, éparpillant les documents sur le sol tout en grommelant :

— Ce Johnny, si je le tenais !

*

Les rayons du soleil jouaient avec la surface irisée de l'étang. Des canards indolents peuplaient ce lieu paisible. De temps à autre, leur tête disparaissait sous l'eau pour une tâche impérieuse, et leurs pattes palmées battaient ridiculement l'air, mais ils réapparaissaient toujours, reprenant un port royal avec une expression offusquée.

Ce matin-là, ils se précipitèrent en une bousculade désordonnée vers les deux jeunes femmes qui leur jetaient du pain, ignorant la pancarte verdâtre où il était clairement écrit : « ne pas nourrir les animaux ». On distinguait au loin le campus, les bâtiments gris de la Vanderbilt University. Janet et son amie Kathy se retrouvaient fréquemment à cet endroit entre deux cours, afin de décompresser et s'extraire des amphithéâtres

bondés. Elles échangeaient des nouvelles de leur quotidien, riant de tout et de rien. Kathy étudiait l'Histoire, et se destinait à l'enseignement, tandis que Janet préparait un master de français. Elle s'était intéressée depuis longtemps à cette langue, encouragée par son grand-père. Elle était une élève assidue, et son professeur-tuteur, le professeur Mathis, la faisait participer à ses propres recherches sur les patois de France. Spécialiste renommé, il avait publié des ouvrages sur des sujets très pointus ayant des retombées sur certains dialectes parlés sur le sol américain. Il avait passé plusieurs mois dans ce pays et tissé des liens, et il avait suggéré sans succès à Janet un voyage d'étude à de nombreuses reprises. Janet aimait par-dessus tout son école, la quiétude rassurante de la bibliothèque l'après-midi, la routine des cours. Son amie Kathy était numéro deux dans son cœur juste après son grand-père. Elle la connaissait depuis l'enfance, confidente de ses rêves et espoirs, pleine de vivacité et de charme, aussi brune et bien en chair qu'elle était blonde et mince. Comme elles étaient inséparables, on les prenait souvent pour des sœurs à la fac. Bien que fréquentant le même établissement, elles avaient choisi des parcours différents. Kathy travaillait bénévolement pour le *Vanderbilt Gazette*, le journal de l'université où l'on trouvait certaines informations utiles et pas mal d'anecdotes amusantes, voire irrévérencieuses, sur les professeurs et les incartades des élèves. Elle battait Janet en popularité malgré la célébrité de la famille de celle-ci, et elles étaient toutes deux entourées d'une nuée de garçons plus ou moins recommandables.

Elles discutaient souvent de la carrière de Charlie, et elles s'étonnaient de sa longévité, admirant son dernier projet de

ournée. Elles en étaient partie prenante, rendant de menus services ici et là.

— Au fait, je n'ai pas eu le temps de les regarder, mais je suis passée à l'imprimerie récupérer les maquettes de l'affiche. Je dois les ramener à Charlie ce soir, il paraît qu'ils ont fait un super boulot.

— Montre-moi ! dit Kathy, impatiente.

La jeune femme extirpa fébrilement une liasse de documents multicolores de son sac et en étala un sur un banc moussu. Son enthousiasme retomba brutalement et son visage se décomposa.

— Mais, c'est pas possible ! Je rêve !

Kathy se rapprocha.

— Non, j'y crois pas !

Sur l'affiche, il y avait une photo très réussie où Charlie prenait la pose avec Vicky à ses côtés. Sa main entourait affectueusement l'épaule de la chanteuse qui arborait un sourire triomphant.

— Comment a-t-elle pu le manœuvrer à ce point ?

— Tu m'as bien dit qu'elle passait régulièrement chez lui ?

— Je l'y vois trop souvent !

Elles se souvenaient de la première apparition de Vicky au Country Barn, salle de danse et de spectacle qu'elles fréquentaient.

Elle était entrée sur scène avec une démarche incertaine due à ses bottes à talon flambant neuves, en mini-jupe à franges rose, affublée d'une énorme guitare jumbo où son nom « Vicky » était incrusté en lettres géantes. Malgré son sourire engageant, le doute était permis concernant son talent, jusqu'à ce qu'elle attaque sa première chanson *San Antonio Rose*. Elle plaqua un accord et fit fuir le premier rang en poussant un cri perçant qui

était sa version personnelle de l'introduction de ce célèbre standard. Les seuls spectateurs appréciant sa prestation étant de sexe masculin, elle redoubla de minauderies à leur égard et réussit à conquérir un public admiratif.

Fan de Charlie, elle n'eut aucun mal à le rencontrer et faire sa connaissance.

Janet fourra les affiches dans son sac, des larmes dans les yeux.

Elle n'aurait pu imaginer la tournure qu'allaient prendre les évènements ni leurs conséquences.

L'ADIEU

Nashville, février 1986

Un petit cercle disparate de proches entourait la tombe ouverte, mélange improbable de virils gaillards chapeautés et bottés, et de businessmen aux costumes sombres. Les pâles rayons du soleil hivernal jouaient avec le vernis noir du cercueil, et de façon indécente sur celui des guitares. Pour rendre hommage au grand chanteur disparu, des instruments étaient apparus entre les mains des artistes présents, dont certains célèbres dans le monde de la musique Country. Des standards Folks ou Gospels furent entonnés. Les déchirantes arabesques du violon s'envolaient au-dessus des ifs et des troènes, nombre d'invités pleuraient. Jeff et le Doc, au premier rang, le visage fermé, semblaient murés dans leurs souvenirs. Charlie les avait quittés brusquement, emportant avec lui un pan de leur vie. On l'avait retrouvé chez lui, allongé sur le sol un matin, alors que la veille il était en bonne santé et parlait de ses projets d'avenir. Les médecins avaient mis cette crise cardiaque sur le compte des années de stress et de tournées. C'est Juan le palefrenier qui l'avait trouvé, et annoncé la nouvelle à Janet au téléphone sans trop de ménagement. Celle-ci était restée prostrée, sous le choc. Il avait fallu toute l'aide et la bienveillance de Kathy pour qu'elle refasse surface et participe dans un état second aux préparatifs de la cérémonie et aux nécessaires formalités.

Jeff Patterson, manager du Studio depuis des décennies, avait taillé au cordeau sa barbe blanche habituellement hirsute. Le Doc, ingénieur du son, se tenait raide dans ses vêtements amidonnés. Des vétérans aux rangées de médailles clinquantes

demeuraient en retrait derrière un drapeau multicolore, rappelant l'engagement du défunt pendant la Seconde Guerre mondiale. Des fans ayant trompé le service d'ordre se trouvaient en troisième ligne, échangeant à voix basse lorsqu'ils croisaient un visage connu. Parmi eux, certains indésirables étaient parvenus à se faufiler, tels Johnny, et Vicky, dans un rôle de veuve inconsolable, moulée dans une magnifique robe noire contrastant avec la cascade de cheveux blonds.

Devant la dernière demeure de son grand-père, Janet essayait de dissimuler sa peine, mince silhouette cachée sous un épais manteau, accompagnée de son amie Kathy qui semblait tout aussi affectée qu'elle. L'émotion était à son comble lorsque fut entonné *Will the Circle be Unbroken*², véritable hymne des passionnés de musique Country, suivi des chansons qui avaient marqué la carrière de Charlie, la plupart de sa composition. L'une d'entre elles, parmi les plus anciennes, intrigua Janet : *The Hills of Freedom*³. Elle ne la connaissait pas, les paroles poétiques parlaient de terres lointaines, de jeunesse sacrifiée afin de retrouver la liberté. Puis le silence revint pour un ultime recueillement, les instruments regagnèrent les étuis, et la plupart des membres du petit groupe disparurent, absorbés par une impressionnante rangée de Cadillacs et autres Chevrolets tape-à-l'œil. À la sortie du cimetière, les curieux se dévissaient la tête pour y apercevoir des célébrités vêtues de noir. La jeune femme s'engouffra dans une voiture banale, accompagnée d'amis fidèles de Charlie. Un futur angoissant s'annonçait pour elle, sans la présence du vieil homme qui était sa seule famille. Elle

² Que le cercle ne se referme pas

³ Les collines de la liberté

l'entendait encore l'appeler affectueusement Dolly. De plus, jusque-là tenue à l'écart, elle aurait aussi à gérer l'héritage financier et spirituel du chanteur.

Tout à sa peine, elle ne s'aperçut pas de l'imperceptible changement d'attitude de son entourage. C'est lors de la réception organisée le lendemain par le staff de l'entreprise Charlie-Music qu'elle comprit que quelque chose était différent. Une giboulée soudaine s'était mise à tomber, rendant glissantes les routes. Cela n'empêcha pas les fans et les paparazzis, qui la laissaient plutôt tranquille jusque-là, de la suivre à moto. Lorsque sa voiture s'arrêta devant l'hôtel Carlisle, elle eut des difficultés à en descendre. Une bousculade eut lieu, les journalistes jouèrent des épaules pour s'imposer. Arrivé de nulle part, Johnny vint porter secours à Janet, l'extrayant de la horde en souriant de toutes ses dents sous les objectifs des photographes. Kathy se faufila à point nommé pour le relayer et l'éloigna sans ménagement.

La réception organisée par la direction de Charlie-Music était parfaite. Sur une scène se succédèrent des chanteurs appartenant au gratin de la profession. Des personnalités en vue prirent la parole : managers de tournées, animateurs de télévision, chacun avait des anecdotes à raconter. Bien que les visages de la plupart des invités lui étaient familiers, Janet ne put s'empêcher de remarquer une gêne chez certains, chez d'autres un intérêt malsain.

Elle reçut les condoléances de ceux qui n'avaient pu se rendre aux obsèques, et s'échappa dès que possible pour trouver un lieu tranquille. Elle avait besoin d'être seule. Par les fenêtres d'un petit salon donnant sur la rue, elle vit en contrebas une chaussure abandonnée et un parapluie déchiqueté gisant dans une

flaque d'eau boueuse, derniers témoins de la folie des heures précédentes.

Quelques jours auparavant, dès l'annonce du décès de Charlie, la police avait été réquisitionnée pour isoler la propriété des fans qui arrivaient de tout le pays, en minibus, en voiture, en stop. Des barrières furent placées afin de protéger l'intimité de la famille, rapidement couvertes de fleurs et de petits messages de condoléances. La veille, des groupes priaient autour de portraits de Charlie éclairés par des bougies, malgré le froid. Janet avait observé discrètement tout cela depuis l'étage de « The Farm », où elle s'était réfugiée.

C'est là qu'elle put se laisser aller à son chagrin. Ces jours de deuil lui en rappelaient d'autres, terribles, ayant meurtri son enfance.

*

C'était une chaude soirée d'été, Janet allait sur ses huit ans. La propriété de Kathy, son amie du même âge, était beaucoup plus modeste que celle de ses parents, et ne supportait aucune comparaison avec celle de son grand-père. Malgré cela, la petite fille s'y sentait bien. Le carré de pelouse à l'arrière avait été équipé pour occuper de nombreux enfants, bien que les vœux des propriétaires des lieux n'avaient pas été exaucés. Kathy était restée fille unique. Il y avait une balançoire, différents jeux d'extérieur, et un Jack Russel qui ne cessait de les étonner par ses facéties. Les parents de Janet étaient de sortie, et cela signifiait une chose pour elle : passer la soirée chez sa meilleure amie ! John, son papa, emmenait son épouse Élisabeth dans un des restaurants les plus cotés de la ville voisine, afin de célébrer

l'anniversaire de leur rencontre. Janet fut émerveillée par la tenue de sa maman, impressionnée par la longueur de sa robe très chic, son maquillage de star. Ses parents savaient que leur absence serait vécue comme une fête par leur fille, et ils faisaient entièrement confiance à Willy et Helen, les parents de Kathy, qu'ils avaient connus en organisant des activités bénévoles au sein de leur école. Les enfants étaient à la fenêtre lorsque la Buick repartit. Elles se remirent immédiatement à comparer leurs Barbie, et échanger des vêtements tous plus bling-bling les uns que les autres entre deux fous rires. Le repas eut lieu à l'extérieur, un sympathique barbecue qui dura tard dans la soirée, et ils en étaient au dessert quand deux policiers se présentèrent au portail. Les filles pouffèrent de rire, car elles venaient de jouer avec la poupée « Ken policier », et allèrent se cacher derrière un buisson pour les observer de près. Elles entendirent les mots « accident », « hôpital ». Les parents de Kathy semblaient pétrifiés. Les fonctionnaires repartirent, Willy saisit une veste, passa devant les filles avec une expression inquiète, et partit immédiatement en voiture. Helen les fit entrer dans la maison, et expliqua que les parents de Janet avaient eu un accident et se trouvaient à l'hôpital. Willy était parti aux nouvelles, mais il n'y avait pas d'inquiétude à avoir. Il reviendrait vite.

Les filles n'étaient rassurées qu'à moitié, car plus le temps passait et plus Helen avait du mal à cacher son angoisse. Le téléphone sonna enfin, elle décrocha et une grave voix d'homme résonna dans le combiné : « les parents de Janet sont décédés brutalement dans un accident de voiture en revenant du restaurant, un chauffard leur a coupé la route ».

Elle articula d'une voix blanche :

— Non ! Ce n'est pas possible ! Que dois-je lui dire ?

John et Élisabeth étaient avec Janet quelques heures auparavant seulement. Ils allaient certainement revenir avec un cadeau pour elle.

Un bref échange eut lieu, à l'issue duquel Helen annonça à la petite fille que ses parents étaient blessés et qu'ils devaient rester à l'hôpital pour l'instant. Elle fondit en larmes et se réfugia dans ses bras.

Ses grands-parents vinrent la chercher le lendemain matin, la mine défaite, après une nuit sans sommeil. Sa maman était leur unique fille. Janet ne retourna chez elle que pour récupérer quelques vêtements, et vint habiter avec eux. Au bout de quelques jours, pendant lesquels ils furent assaillis de questions, ils durent lui annoncer la terrible vérité : elle ne reverrait plus ses parents.

Elle dut subir ensuite la torture de la cérémonie, immobile, toujours incrédule devant les cercueils couverts de fleurs, avec mille interrogations de petite fille : « ils sont vraiment là-dedans ? ».

Elle espérait chaque soir leur retour. S'ils étaient au ciel, comme on lui avait expliqué, pourquoi ne venaient-ils pas la voir ? Ils ne l'aimaient plus ?

Elle se mit à bouder ses repas, sa santé déclina. Sa grand-mère ne fut plus qu'une ombre dans la maison pendant des mois, atteinte de dépression sévère. Il fallut toute la sollicitude et la persuasion de son grand-père pour que la petite fille se remette à manger. Il la couvrait de cadeaux à chaque retour de tournée, faisait le pitre pour lui arracher un sourire, et finalement, au fil des jours et des semaines, Janet retrouva grâce à lui appétit et goût de la vie. En elle, il retrouvait sa propre fille.

Depuis, elle était dévastée à chaque nouveau décès dans son entourage, comme celui de sa grand-mère survenu quelques années plus tôt.

À suivre